Un mystère de la nuit sainte (historique[1]) – Feuille d'Avis de Lausanne, 22 décembre 1910 –

La nuit était tombée, froide et claire. Dans le ciel, sans nuages, les étoiles, véritables fleurs de feu, scintillaient merveilleusement. Les bruits journaliers s'étaient tus et, dans le village tranquille, on devinait, derrière les vitres, les groupes familiers, vaquant à leurs besognes. Déjà, plus d'une croisée s'était brusquement assombrie. On avait éteint la grande chandelle de suif – fichée dans le cou d'une bouteille – ou le traditionnel « crésu », suspendu par une tige d'acier à un clou de la paroi.

A la cure, on chantait encore ; c'était « la dame » qui répétait des psaumes. Car il fallait bien préparer, pour le sermon du lendemain, les plus beaux chœurs de Noël. Le calendrier, tracé grossièrement à la craie rouge sur les murs du four communal, indiquait le 24 décembre. Sur la place, devant la fontaine, la maison des dîmes, hermétiquement close et obscure, semblait en deuil. Il y avait de quoi ; quelques mois, à peine, s'étaient écoulés depuis le départ du pauvre dîmeur, chassé brutalement à coups de pierres, tandis que le taupier, grimpé sur une échelle, écrasait, à grand renfort du marteau et du poinçon, l'écusson gravé sur la porte. On ne distinguait plus guère que les pattes des malheureux ours décapités.

C'était le premier Noël vaudois. Aussi, malgré les maisons closes et la tranquillité de la rue, devinait-on aisément une détente, un je ne sais quoi de plus libre et de plus allègre. Le bâton du dîmeur et les remontrances du curial n'étaient plus à redouter ; on le sentait rien qu'à la façon dont les petits gamins, en rentrant chez eux, avaient joyeusement fait claquer, sur le chemin glacé, les semelles de leurs gros sabots ferrés.

Dans la laiterie aussi, on voyait le changement de régime ; personne, au temps des baillis, ne se serait permis de rester si tard au coin du feu. Si Son Excellence avait pu voir toute cette bande de jeunes gens, qui fumaient en devisant autour de la chaudière fumante, elle en eût sûrement frémi d'horreur !

Par esprit de réaction, sans doute, on s'en donnait à cœur joie de rire et de causer. La politique avait, au début, fait tous les frais de l'entretien ; mais, insensiblement, la conversation s'était transportée sur le terrain religieux. Les opinions les plus diverses et les paradoxes les plus hardis, s'échangeaient là, dans l'atmosphère humide de la cuisine, vaguement éclairée par les flammes de l'âtre. Les voix s'élevaient en crescendo aigu, tandis que le fromager, impassible, tournait méthodiquement le lait avec un bâton noueux en sapin.

David-Louis, surnommé « Daviolet », pour le distinguer de ses nombreux homonymes, parlait plus haut que tout le monde. Revenu de l'étranger depuis

---

[1] Julie Meylan met en scène ici l'ancienne église du village du Lieu, située autrefois avec le cimetière à la Rochettaz, endroit occupé plus ou moins actuellement par la gare et ses annexes. Cette église fut remplacée par le temple actuel situé au cœur du village. L'ancien temple fut démoli au début du XIXe siècle. Un nouveau cimetière sera construit plus tard à son emplacement actuel.

quelques semaines seulement, il étonnait le village par sa faconde intarissable et affligeait sa pauvre mère qui vieillissait à vue d'œil. Bon travailleur, mais grand buveur, il passait le plus clair de son temps à la pinte communale. On venait de parler de la Bible et lui, très excité, criait :

- Ecoutez mon expérience, les amis, et laissez-vous convaincre !... Pourquoi vous attarder encore à croire ces vieilles histoires qui ont bercé notre enfance ? Ce sont des balivernes ! Quand on a, comme moi, passé deux ans à servir Bonaparte, on sait ce que parler veut dire ! … Oh ! ce petit caporal !... Il vous faudrait le voir galoper devant les divisions !... Ce n'est pas lui qui s'attarderait encore à écouter toutes ces niaiseries d'un autre âge ! Aussi le succès lui sourit !... Vous en avez bien entendu parler, n'est-ce pas ? Regardez-moi, je suis jeune, fort, intelligent – et il se frappait la poitrine à grands coups – eh bien, je dis : Il ne faut craindre ni Dieu ni diable ! Le pouvoir appartient aux forts. Je crois à la Raison ! »

Un silence de mort accueillit cette audacieuse profession de foi. Malgré l'enivrement momentané causé par cette indépendance née d'hier et l'esprit révolutionnaire qui, d'outre-Jura, pénétrait jusque dans cette vallée sauvage, les plus sceptiques parmi ces jeunes gens sentaient la gravité de ces propos blasphématoires. Aucun d'entre eux n'aurait voulu y souscrire, car, en dépit des apparences frondeuses, les âmes conservaient encore intactes et vivaces, les croyances et la piété.

- Blanc-bec ! murmura Samuel, le fils de l'assesseur. Les coqs qui chantent le plus fort dans le poulailler bien clos sont les premiers à fuir lâchement quand vient le danger !

- Qui m'appelle Blanc-bec ? rugit Daviolet. Ah ! je vous ferai bien voir ! Moi, craindre quelque chose… ou quelqu'un ? … Quelle plaisanterie ! Plusieurs fois déjà j'ai entendu les tambours battre la charge et les fifres sonner l'attaque ; plus d'une fois aussi, des camarades sont tombés dans le rang, à côté de moi !... J'ai marché sur leurs cadavres pour mieux me battre !... La mort ! Mais ce n'est rien ! La montre s'arrête de marcher quand il faut la remonter. Pour nous, c'est la même chose ! Excepté qu'il n'y a pas moyen de remonter le mouvement… Ah ! mes pauvres amis ! vous écoutez encore des sermons ! Que vous êtes donc naïfs !... Il faut jouir de la vie, car une fois que vous êtes mort, tout est fini !

- Est-ce peut-être la raison qui t'engage à laisser ta mère mourir de faim, sans même lui donner un centime de tes alaires !... Ta théorie m'explique le pourquoi de tes longues stations à la pinte communale ! dit ironiquement Samuel.

L'autre, comme s'il n'avait rien entendu, continua, en enflant encore un peu plus sa voix de basse-taille.

- J'aimerais vous ouvrir les yeux et vous montrer le peu que valent toutes ces vieilles croyances absurdes ! Vous me faites pitié ! Il faut que mes expériences servent à l'émancipation du village. Déjà les baillis sont partis ; il faut achever la révolution…

- Quand tu auras aboli prêches et religion, à quoi alors servira l'église ? demanda tout à coup le vieux juge, demeuré jusqu'ici immobile et retiré dans un angle obscure.

- Parbleu, c'est tout simple : l'église deviendra le rendez-vous civique où tous les bourgeois pourront venir, quand bon leur semblera, pour discuter des affaires communales.

- Ah ! dit le juge gravement, il me semblerait que la chapelle, transformée en maison d'habitation, conviendrait à merveille pour abriter les pauvres veuves délaissées par leurs fils prodigues !...

L'allusion était transparente, mais Daviolet, qui ne supportait pas les mercuriales, ne voulait pas comprendre. Il conserva son bel aplomb et continua :

- Il faut voir, en France, comment vont les choses ! Le progrès marche ! On a désaffecté plus d'une église, et même, ici ou là, des cimetières. De mes yeux j'ai vu, dans un village bourguignon, les gens danser la Carmagnole sur les tombes de leurs parents. Voilà des hommes !...

- Quelle horreur ! firent quelques voix en sourdine.

Et les jeunes gens, qui tout à l'heure affectaient des airs de bravade, sentirent un frisson de dégoût courir sous leur épiderme.

- Blanc-bec ! articula Samuel encore une fois.

- Oh ! tu crois que je plaisante ! clama Daviolet. Eh bien ! si vous êtes d'accord, je parie maintenant ici que j'irai ce soir, à minuit, au cimetière, et même que j'en ferai sept fois le tour. Vous saurez bien que je ne mens pas, car après chaque tour, j'entrerai dans l'église et je donnerai un coup de cloche. On verra si cela réveillera les trépassés ! Ha ! ha ! ha !...

Un silence absolu accueillit cette proposition. Il faut dire qu'alors l'église ne se trouvait pas là où elle est aujourd'hui. Elle s'élevait sur la colline, tout près de la forêt. Les Huguenots, chassés de France par la persécution, l'avaient bâtie en cet endroit élevé pour voir mieux la ligne onduleuse des montagnes qui, à l'horizon, marquait la frontière de leur ancien pays. On montait à l'église par un petit sentier en lacets que l'été bordait d'épilobes.

Tout autour, c'était le cimetière. Modeste enclos, en vérité, où quelques rares pierres tombales indiquaient les noms des défunts. Mais quand venait le printemps, il y mettait sa floraison merveilleuse de gentianes et de potentilles, tandis que l'hiver ouatait de blanc les tertres obscurs où dormait plus d'un héros de la foi.

Pour les gens du village, le cimetière était le principal but de la promenade dominicale. On y venait l'après-midi et les groupes stationnaient dans le champ tranquille. Tandis que les jeunes gens, étendus sur le gazon ras, s'amusaient à suivre les ébats de quelque scarabée, les vieux, accoudés au mur de clôture, regardaient au loin pour savoir d'où venait le vent, et s'il serait prudent, demain, de faucher le chanvre…

Mais le paisible enclos avait sa légende ; l'imagination populaire et la tradition le transformaient, à Noël, en un vrai lieu d'épouvante. Il se passait là,

disait-on, des choses mystérieuses, et toute la nuit sainte, les trépassés, réveillés dans leurs cercueils par les concerts célestes, s'agitaient et gémissaient jusqu'au matin ! Malheur ! disait-on aussi, à l'imprudent assez curieux pour aller voir, là-haut, la « sarabande » ; il était condamné, sans rémission, à mourir durant le cours de l'année. Dès que tombait le crépuscule, les braves femmes du village tiraient soigneusement les rideaux devant les fenêtres, « car, disaient-elles, celui qui verrait, même de loin, devrait trépasser bientôt ». Aussi, comprend-on l'émoi causé par la proposition téméraire de Daviolet.

Elie, le président de la jeunesse, dit enfin :

- Tu sais, s'il t'arrive quelque chose, c'est toi qui l'auras voulu !

A quoi l'autre en riant, répondit :

- Préparez, pour mon retour, quelques pots de bon vin vieux et une saucisse au foie, je les aurai bien mérités !

Et c'est ainsi que, dans la nuit de Noël, malgré le froid et la tradition, Daviolet s'en alla, à minuit, faire le tour du cimetière. Sept fois de suite, les jeunes gens réunis dans la laiterie, entendirent résonner le coup de cloche avertisseur : Daviolet avait gagné son pari.

Mais il ne vint pas déguster le bon vin de Féchy préparé à son intention, et la belle saucisse au foie demeura intacte sur le plat de faïence à fleurs.

- Il lui est arrivé quelque chose, pour sûr, assurait Samuel. Aussi, pourquoi tenter Dieu ? Il se venge.

Et personne n'osait répondre ou proposer d'aller voir au cimetière ce qui pouvait bien être arrivé.

* * *

Le lendemain, dans l'église, comble pour le service matinal, Daviolet, au premier rang, rasé de frais et soigneusement endimanché, écoutait d'un air sérieux les prières et la liturgie. Il était si recueilli et si différent de lui-même que le pasteur en eut des distractions.

Le sermon fini, comme les gens s'attardaient sur le porche pour causer un peu, Samuel vint à Daviolet :

- Qu'y a-t-il, dis, mon vieux ? Pourquoi n'es-tu pas revenu ? Nous t'avons attendu jusqu'à deux heures du matin !

Alors, très grave, l'autre répondit :

- J'ai tenu mon pari ; vous avez bien entendu la cloche, n'est-ce pas ? Et pourtant j'ai perdu. Au cimetière il ne se passait rien d'extraordinaire ; les morts dormaient bien paisibles sous la neige ; la légende était fausse. Mais près des tombes, j'ai trouvé le remords et les souvenirs d'enfance. Ils m'attendaient et m'ont terrassé ! Ce qu'ils m'ont dit ?… C'est le mystère de Noël, tu me le laisses, n'est-ce pas, ami Samuel ? Je te dirai seulement que Dieu était tout près, cette nuit, et qu'Il m'a vaincu !

A ce moment, la mère de Daviolet sortait de l’église. Elle s’était attardée à regarder la décoration de la chaire. Maintenant, elle hésitait et trébuchait sur le chemin glissant. Vivement son fils courut à sa rencontre ; puis, l’enlaçant de son ras, il murmura d’une voix très douce.

Appuie-toi bien, mère chérie, tu sais, je suis là !

* * *

Et c’est ainsi qu’en la nuit de Noël, Daviolet, l’incrédule, se transforma et devint un homme nouveau.

Julie Meylan